

La bosse des maths

Raymond Caron

Numéro 141, avril 2014

Mathématiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, R. (2014). La bosse des maths. *Moebius*, (141), 113–118.

RAYMOND CARON

La bosse des maths

Anse Caronette, Saint-Jean-Port-Joli, 1962. Sur les crans, à marée haute, au beau milieu des vacances d'été.

— Salut Jipi!

— Salut Pilou!

— Appelle-moi pas de même, tu sais que j'haïs ça.

— C'est parce que t'es tanné de t'faire appeler « mon beau Pilou » par Élise?

— Ah! Sacre-moi patience avec Élise, veux-tu.

— Viens, on va aller pêcher au bout des crans. Paraît qu'y avait tellement de loches à matin qu'on aurait pu les ramasser à chaudière. Y'ont pogné des bars aussi. Trois.

— Encore une histoire de pêche de ton grand-père, ça?

On est à la tombée du jour. Le soleil s'apprête à se jeter derrière les montagnes de Charlevoix. Les goélands nous tournent autour, guettant les prises trop petites pour la poêle. Le fleuve est lisse comme une lame de couteau.

— Ouin! On peut pas dire que les loches se garrochent dans notre chaudière. Y'a rien qu'à ton grand-père que ça arrive les pêches miraculeuses, faut croire.

— ...

Jipi me jette un regard torve, puis détourne dédaigneusement les yeux, comme si je venais de dire la plus grande insignifiance qu'il eût jamais entendue.

Jipi aime follement son grand-père, un original qui lit les encyclopédies et les revues scientifiques, en assimile le contenu à sa manière et régurgite à son petit-fils sa version des mystères de la physique, des mathématiques et de l'astronomie. Pour cet homme, l'univers tourne autour de

l'idée qu'il s'en fait et celui qu'il décrit à Jipi tient plus de son imaginaire que de la réalité.

— Là, mon Pilou, drette-là, là, tu dirais-tu qu'on bouge?

— Arrête de m'appeler Pilou, maudite marde, ça fait cent fois que je te le dis!

— OK. Là, mon François, drette-là, là, tu dirais-tu qu'on bouge?

— Si je regarde la chaudière vide qui est à côté de moi depuis une bonne heure, je dirais qu'on bouge pas fort.

— Pourtant, on roule à mille milles à l'heure.

— Ben oui. Pis j'ai les cheveux qui flottent au vent par en arrière pis les joues qui flacotent tellement on va vite.

— Sérieux, la terre roule sur elle-même à mille milles à l'heure, et dans douze heures, on va être en Chine et les Chinois vont être ici.

— C'est encore ton grand-père qui t'a mis des idées d'même dans'tête?

— Pis c'est rien ça, on roule à soixante-huit mille milles à l'heure autour du soleil et ça nous prend un an pour faire le tour. C'est pas fou rien qu'un peu, tu trouves pas?

— Autour du soleil, on roule-tu dans l'même sens? Est-ce que les deux vitesses s'additionnent ou s'annulent? Parce que si tu me dis qu'on fait tout ça dans l'même sens, j'pense que j'vais avoir mal au cœur.

— Ça, j'peux pas te dire. Va falloir que je demande à pepère. Tout ce que je sais, c'est qu'on déménage en simonaque!

— Ça fait que si on pèse su'l'gaz un peu plus, on pourrait rejoindre les Martiens avant Noël?

— Arrête de niaiser, chus sérieux. À chaque jour, on roule comme une grosse boule sur une allée de quilles. Tu vois le soleil qui est rendu de l'autre bord de Charlevoix, c'est pas lui qui s'est sauvé, c'est nous autres. On s'en va de l'autre bord, vers l'Europe. Depuis qu'on est arrivés sur les crans, on a presque fait la moitié du voyage.

— Ben oui, pis si on attend une petite heure, on va voir l'bout de la tour Eiffel. Tu vois ben que ça marche pas tes affaires.

— Ben sûr que ça marche, sauf qu'on s'en aperçoit pas. On fait le tour du monde à chaque jour, t'en rends-tu

compte? À chaque jour, on met les pieds dans les bottes des Russes, les sandales des Indiens pis les gougounes des Chinois. En Afrique, j'pense qu'y portent pas de chaus-sures...

— Bon ben là arrête, tu m'étourdis ben raide!

— C'est rien ça, j'en ai une meilleure. Tu savais-tu, mon Pilou...

— François!

— ... mon François, que si on va dix mille fois plus vite encore, pis qu'on va dans l'bon sens, on peut arrêter le temps?

— Bon, une autre affaire! Des fois, Jipi, tu m'énerves tellement, tu peux pas savoir!

— Écoute écoute! C'est pas compliqué. À soir, dans ta chambre, dans le noir, ouvre ta lumière. Tu vas voir comment ça va vite. Assez vite que tu verras rien!

— Pas vrai. Si j'allume la lumière, je vais voir mon linge à traîne à terre pis mon jeu de courses.

— Arrête de faire l'innocent, pis écoute! Tu verras pas comment la lumière va vite.

— Mon Dieu que tu me pètes su'é nerfs, des fois!

— Tu savais-tu que si tu te déplaces à la vitesse de la lumière de ta chambre – deux cent soixante-dix-huit millions de milles à l'heure – pendant un an autour de la terre, quand tu vas revenir, les autres vont avoir vieilli de vingt ans, mais pas toi? Ça t'en bouche un coin, ça mon Pilou, hein?

— François! Pis ça donne quoi, ça? Tu reviens au bout d'un an pis ta blonde a l'âge de ta mère, pis ta mère a attrapé des cataractes? Pis a marche avec une canne?

— Non, ça veut juste dire, pis c'est pepère qui l'dit, qu'un jour on vieillira pus. On n'aura qu'à se pousser un an dans un grand vaisseau tout équipé pour arrêter de vieillir pendant vingt ans.

— Eh! Misère!

— ...

— ...

— Y'a une autre affaire que pepère m'a dit hier, mais ça avait pas l'air drôle. Y'est venu les yeux pleins d'eau quand y m'a parlé de ça.

— De quoi?

— Y'a dit qu'en vieillissant, le temps ratatine, comme une pomme qui sèche dans l'bol à fruits ou une vieille patate dans l'fond du sac. Le temps sacre le camp de plus en plus vite. Assez qu'on n'arrive pus à le rattraper.

— Qu'est-ce que tu me racontes-là?

— Cale ta calotte mon homme parce que c'est pas mal compliqué ce qu'y m'a dit, surtout que t'es pas fort fort en maths.

— ...

— Y m'a dit qu'à chaque jour, le temps va plus vite, qu'à chaque jour, la vie passe plus vite. Y m'a dit qu'à son âge, sa vie passe cinq fois plus vite que la mienne pis qu'y est à veille de lever les pattes. Y m'a dit que là, j'étais trop jeune pour m'en apercevoir, mais que je perdais rien pour attendre.

— T'es sûr qu'y s'était pas poncé au gros gin?

— Es-tu malade? Ça fait dix ans qu'y a pas pris une goutte. Memère l'a forcé à devenir Lacordaire.

— Mais j'comprends absolument rien de ce que tu racontes.

— Attends attends! Je t'explique. C'est icitte que ça t'prend des maths. Le lendemain de ta naissance, la journée a duré la moitié de ta vie. T'es d'accord?

— ...

— Là, t'as douze ans. Ça fait qu'une année dure un douzième de ta vie. À l'âge de pepère, soixante ans, une année dure un soixantième de sa vie, ça veut dire que pour lui, l'temps passe cinq fois plus vite. Là, par exemple, on est en vacances depuis un mois, pis y nous reste tout le mois d'août. C'est long deux mois. Mais pour pepère, c'est comme si y'était tombé en vacances au début de la semaine et qu'y retournait à l'école la semaine prochaine. Moi ça me fait capoter...

— Ça veut aussi dire qu'une semaine d'école dure une journée pour lui. J'aimerais ça moi avoir de l'école juste le lundi.

— C'est niaiseux ce que tu dis là, mais au moins ça prouve que t'as compris. Ça veut dire que la vie, c'est comme quand tu pèses s'l'gaz au fond: ça commence tranquillement, pis chaque jour, ça va de plus en plus vite jusqu'à ce que tu t'pètes la face dans le mur à cent milles à l'heure.

— ...

— ...

— Bon ben là, c't'assez! Ça fait une heure que tu m'étourdis avec les niaiseries de ton grand-père, pis on n'a pas pogné une maudite loche. Ça fait qu'on décolle d'icitte pis on va s'préparer un feu su'a grève pour à soir.

— Pour que tu puisses faire des mamours à la belle Élise...

— Eille!

— OK! OK!

Jipi était mon meilleur ami et le serait resté, c'est certain. Mais il n'a jamais eu le temps de se rendre jusqu'à cent milles à l'heure, ni de voir le temps se ratatiner. Sa lancée s'est achevée à l'été soixante-huit, le lendemain de ses dix-huit ans. Lui et moi devions commencer notre cégep la semaine d'après. Ce jour-là, Jipi, fou de bonheur, est arrivé chez moi à l'heure du midi pour me montrer son nouveau scooter rouge, une Vespa 1968 150 cc. Un cadeau de pepère, pour saluer son passage à l'âge adulte. Il m'a crié en partant qu'il viendrait me la faire essayer vers l'heure du souper, puis il a disparu en trombe pour aller se fracasser le crâne sur une chaîne de trottoir.

Pepère est mort une dizaine d'années plus tard. À partir du jour de la tragédie, les siens se sont mis à s'étirer, jusqu'à l'interminable. Chaque jour est devenu pour lui une traversée difficile sur un fleuve de tempête, à naviguer entre les regrets, la peine et les images de son Jipi adoré.

Pendant des années, je n'ai pas repensé à cette conversation surréaliste sur les crans de l'anse Caronette à l'été de nos douze ans. Mais à l'automne de mes trente-cinq ans, le temps des pommes est venu me prendre par surprise. « Déjà? On n'a pas vu passer l'été. Hier encore, c'était la Saint-Jean. »

À partir de ce jour, j'ai commencé à regarder les jours et les saisons filer en accélération, le temps rond rouler de plus en plus loin de Jipi, de plus en plus près du mur.

